

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 45

Artikel: Il y avait peste et peste
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois** ou **l'année**, dès le 1^{er} janvier 1913, recevra **gratuitement** :

le **Conteur Vaudois** jusqu'à fin 1912,

un volume des **Causeries du Conteur Vaudois** (choix de morceaux français et patois, avec illustrations).

SAINT-LAURENT

SANS être très vieille, puisqu'elle n'a pas deux cents ans, l'église de Saint-Laurent à Lausanne menaçait ruine depuis bien des années. On vient de la restaurer. Ce n'est pas la première fois.

Le temple actuel date de 1719. Il ne semble pas qu'on prît beaucoup de soin à sa construction. *La poutraison de la toiture, en particulier, fut mal assujettie, ce qui, au dire du Conseil de la ville, avait exposé bien des personnes à perdre la vie.* Les charpentiers, Pierre Barraud et Pierre Bibelot, « vu leur mauvaise foi et pour engager les maîtres à mieux remplir leur devoir, furent condamnés à huit jours de prison, à pain et à eau, et à toutes les réparations qu'on a été obligé de faire pour mettre le temple en sûreté. »

Le 19 mars 1756, le Conseil de Lausanne décide :

« M. l'haut-forestier marquera dans notre bois des Côtes cent des plus belles plantes qui serviront pour la réparation à faire à la ramure de notre église de St-Laurent, avec cette précaution que dès que le bois sera en sève il fera peler l'écorce des dites plantes du haut en bas, les laissera sur leur pied et les fera couper seulement l'automne prochaine, puisque l'on est persuadé que les bois acquièrent par là beaucoup plus de force et sont d'un plus grand usage. »

A la date du 13 avril 1756, on lit dans les « Manuaux » lausannois :

« M. l'haut-forestier nous a représenté qu'il lui était impossible de trouver des ouvriers pour peler les cent plantes de bois que nous avons ordonné de faire couper pour la réparation de l'église de St-Laurent, attendu qu'elles sont prodigieusement hautes et fort lisses, et que cette expérience seroit trop dispendieuse au public. Nous avons trouvé que le dit bois se devra couper suivant l'ancien usage à la fin du mois d'octobre prochain, mais comme cette expérience peut être utile pour la suite, nous chargeons monsieur l'haut-forestier de faire cette expérience, sur au moins une demi douzaine de plantes. »

En 1763 fut reconstruite la façade de l'église, sur les plans de Rodolphe de Crousaz, seigneur de Mézery, contrôleur de la ville.

Est-ce cette année-là, ou à une autre date, que

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. •
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

des ouvriers occupés à l'église de St-Laurent encoururent les rigueurs des lois pour s'être permis, tels les fossoyeurs de *Hamlet*, de jouer avec des crânes découverts au cours des fouilles et d'avoir orné d'une pipe la mâchoire d'un mort ?

A l'endroit où s'élève l'église de St-Laurent, il s'en trouvait une qui existait déjà vers l'an 1000, au temps de l'évêque Henri de Lenzbourg, fondateur de la cathédrale. Cet édifice fut démolie à la Réformation. Au XVIII^e siècle, une tour carrée, portant une horloge, marquait la place qu'il occupait.

La rançon de l'amour. — M. *** aime éperdument M^{me} *** ; il n'a qu'un désir, l'épouser et le plus tôt possible. Ses sentiments sont d'ailleurs partagés par l'objet de sa flamme.

L'autre jour, le soupirant rencontre la mère de celle qu'il aime.

— Alors, monsieur, demande celle-ci d'un ton aigre-doux, vous tenez absolument à devenir mon gendre ?

— Mon Dieu, madame, je vous avoue que je n'y tiens pas particulièrement... Mais comme c'est le seul moyen à ma disposition pour épouser votre fille...

LA GUIERRA DAO NOVI BAZAR

Vo séde, prau su, que lâi a onna guïerra ora, à l'autre bet dâi montagne, bin pe lèvè que la Suisse. Ne voliávo pas vo z'ein dèvesâ, por cein que n'âmo pas lè niéze, mâ lâi a tant et tant de dzein que m'ant de : « Marc à Louis, racontez-nous voi ce que c'est, que cette guerre, qu'n'y comprend rien dans les journaux », que mè su décidâ à allâ vère per le po pouâi lo vo z'espilliquâ. L'è illiein et quand bin i'amo bin martsî, m'a falu preindre tot parâi lo trame po arrevâ devant la fin. A-t-e que cein que m'ant recordâ per le et que lè papâ n'ant jamé de.

L'ant dan fê onna balla boutiqua, tota batteinta nâova, que l'ant batschâ on *Bazar* et que l'ètai pardieu pe grânta que ti lè bazar de Lozena. Po pas s'embrouilli avoué lè z'autro, l'a falu lo dere lo *novi Bazar*. Peinsâ-vo vâ que lâi veindant de tot cein qu'on pâo imaginâ, du lè z'affère lè pe tchè tant qu'à cliauque qu'on baillé quasu por rein : dâi pipe, dâi motsette, de la sia, de la melanna, dâi coutî, dâi fusî, dâi caïon, dâi modze, tant qu'à dâi bocan. Faut vêre cliau pâilo plliein de martzandi. L'è oquie de destra. Et pu que baillant assebin lè bon d'escompte, tot quemet pè Lozena, que l'è mimamente cein que m'a lo mé ébahia. Et po servi, à cliau bazar, lâi a dâi mouî de damuzalle, tot plliein dzeintye, que l'ant met dâi galé solâ — sein tsausson por cein que chant dâi pi — et dâi petit bounet à moutset, rodzo. Quie ! vo dio que sant galéze qu'on ne pâo pas mè. Tsi no, l'arant binstout trovâ à lau maryâ, sant tant allurâie. Cein que lâi a de courieu, l'è que s'appelant tote dâi damuzalle *Serraille*. Prau su que lau père étai on serraillon.

Et pu l'ein avâi dau mondo por atselâ ! On lâi vayâi principalameint dâi monsu avoué dâi lardze tsauisse, asse vi que dâi person, mâ dâi puchoint cotson — lè n'appellant pas cein dâi cotson, lâi diant dâi *nuque* et l'appellant cliau monsu : « Monsu lè nuque », quemet tsi no on derâi : gros cotson, âo bin groche courtene. Ie paraît que l'ein lo payî que vao cein.

Lâi è vu assebin ion que l'a po nom sobriquet *Bullegar*. S'appelâve *Bulle*, que l'e on nom quemet tsi no Janeau, et sa mère ein avâi tant cousin que lâi desai adf quand l'ètai dzouveno : *Bulle, gâ*, et *Bullegar* lâi è restâ. Et pu on certain *Serbe*, que l'avâi z'on zu ésherbâ dâi racene, mâ qu'etâi pas tant vi ; faliâi adi lâi criâ : *esserbe*. Pu oncora *Grecque*, que fasâi dâi cafetière ; *Négro*, que fasâi adi pouâire âi dzein, tant que, quand lo veyant, ie desant : *Euh Monté ! Négro*.

Sein àobliaa lo vilhio *Turque*, que manquâve jamé la faire âi serveinte de Mâodon.

Dan cliau cinq corps : *Bullegar*, *Serbe*, *Grecque*, *Négro* et lo vilhio *Turque* sè san-te pas re incontrâr on dzo à cliau novî *Bazar* po lâi martchandâ bo can, on puchoint bo can, ma fâi, avoué dâi grante corne. Quemet faliâi lâi sè atteindre, n'ant pas pu sè betâ d'accô et se foter onna dëpliemâie que compte por iena.

L'è por cein que l'appelant la « *guerra dâi Bocans* ». Ora, cô l'arâ po fini ? N'ein sé rein. Ma voliávo vo dere la veretâ su cliau niéze.

MARC A LOUIS.

Pas exigeant. — Un bon vieux, tout vieux campagnard, voulut avant de mourir revoir Lausanne où il n'était pas revenu depuis son école de recrue, en 1860.

Comme c'était un dimanche, il décide d'aller au théâtre, en matinée. On lui en avait beaucoup parlé et jamais encore de sa vie il n'avait mis les pieds dans un de ces édifices.

Quand il revient dans son village et qu'il raconte qu'il a été au théâtre, quelqu'un lui dit :

— Ah ! bien, vous avez dû en avoir pour votre argent ; il y avait deux pièces.

— Oh ! je n'ai vu que la première.

— Laquelle ?

— Le collidor.

IL Y AVAIT PESTE ET PESTE

La question de la lutte contre la tuberculose préoccupe avec raison les esprits, un peu partout. Il n'en était pas de même au « bon vieux temps ». Le mot de tuberculose n'était d'ailleurs pas encore employé ; et puis nos aïeux avaient à combattre un mal encore plus terrible, la peste, et l'on comprend que, dans leur angoisse et leur ignorance, ils ne prirent aucun souci du sort des poitrinaires. Que d'ordonnances en revanche ont été rendues au sujet des pestiférés ! On en a publié déjà un grand nombre. En voici d'inédites, rendues par le Conseil de Lausanne, le 6 mai 1543 :

«... Que si, par le vouloir du Seigneur, il advenoit que aulcung habitant dict locataire fuz

frappé de peste, que incontinent icelly frappé aye a vuyder son habitation et aller hors de la ville en lieu commode pour habiter par l'espace de six semaines, ou s'il ayme mieux à l'Hôpital Saint-Roch à cela dédié ; auquel lieu il luy sera administré victuaire joutte (selon) sa nécessité.

» Les aultres habitants et locataires non frappés de peste, ains (mais) tant seulement infects ou suspicionnés, doibvent vider icelle maison et comme dessus aller hors la ville en lieu commode, et non à l'Hôpital, par le terme idem, dessous le bamp de dix florins à payer à nos très-honorés Seigneurs.

» Et si par adventure iceux pestiferoux et suspicionnés ne vouloyent cela fayre que alors les marrons (infirmiers) sur cela députés doivent et peuvent entrer en icelles maisons et mener iceux contrevenants hors comme est dessus déclaré.

» S'il advenoyt que aulcuns seigneurs bourgeois et ayant maison en Lausanne fuissent pestiferoux ou suspects de peste, iceux, joutte leur bon vouloir, pourront demeurer en leurs maisons ou sortir hors, cela moins qu'il se pourra fayre, sans demeurer ny fréquenter par les rues atout (avec) une verge blanche en sa main, et soy éloignant des gens, tant que à eux sera possible, toujours sur la peine et bamp sur ce déclaré.

Pour soigner les « pestiferoux », le Conseil désigne un médecin en la personne de Jacques Blécheret, auquel « est baillé une maison qui étoit autrefois à Jacques de Montfalcon, avec 40 écus au soleil ».

En cela le Conseil agissait sagement, mais que dites-vous de la distinction qu'il faisait entre les malades simples habitants, non propriétaires, et les notables à qui il était permis de promener dans les rues les germes de la maladie ! N'est-il pas bien caractéristique de l'esprit de l'époque ce classement entre peste bourgeoise et peste non bourgeoise ?

Six heures. — Un monsieur à la langue trop pointue demandait à un fonctionnaire s'il était vrai qu'à six heures sonnant il posait la plume, alors même qu'il fût au milieu d'un mot.

— C'est une infâme calomnie ! répliqua ce dernier. Quand il est si près de six heures, je ne commence pas le mot.

CROQUIS LAUSANNOIS

C'EST le soir, une fraîche soirée d'automne. Un dernier tram monte péniblement la rampe du Valentin. A l'intérieur, trois voyageurs qui n'ont pas encore revêtu le pardessus d'hiver grelottent sous leur « mi-saison », le col relevé.

Une halte. Le conducteur (pardon, le *wallmann*) arrête le convoi (repardon, *stoppe*) et un bon gros homme, ventripotent et soufflant, monte dans la voiture tenir compagnie aux trois voyageurs transis.

L'extérieur de ce dernier venu, flottant entre cinquante et soixante, indique l'homme pondéré, sûr de soi, qui se classe volontiers lui-même parmi les gens supérieurs dont chaque parole est un oracle.

Quand notre important est bien installé, le contrôleur s'arrête devant ce nouveau client et, la main sur son rouleau distributeur :

— Si ou plaît ?
— Le Verger, grogne le monsieur ventru.

Le gros homme fouille dans son portefeuille et met une pièce de deux francs dans la dextre tendue du brave contrôleur, laquelle tient en échange le billet (encore pardon, le *tiket*).

Le contrôleur rend la monnaie et une pièce de un franc, puis s'apprête à regagner la plate-forme de la voiture, mais une main le saisit par la courroie de la sacoche et l'empêche de mettre son projet à exécution. Cette main est celle

du quidam important qui clame au contrôleur :

— Votre pièce n'a pas cours.
— Quelle pièce ? riposte le contrôleur.
— La pièce d'un franc que vous venez de me donner avec ma monnaie.

— Drôlement qu'elle n'a pas cours, je voudrais en avoir un wagon plein, réplique l'homme à la sacoche, après avoir examiné le franc.

— Oh, vous pouvez la garder, elle n'a pas cours, je vous dis ; on n'a pas été vingt ans dans les affaires sans connaître la monnaie. C'est une pièce italienne.

— Italienne, italienne, murmure le contrôleur, en haussant les clavicules. C'est un Léopold.

Le gros homme s'entête :

— Léopold ou pas Léopold, je n'en veux pas.
— Et moi je ne la reprends pas.

Soudain un des trois voyageurs s'interpose, examine la pièce, et arange les affaires :

— Donnez-moi votre pièce, dit-il au gros homme, je vous donne à la place une pièce qui n'est ni italienne, ni belge, une pièce suisse.

Le gros personnage sourit, gêné, mais accepte l'échange tout en déclarant :

— Vous faites une mauvaise affaire, monsieur.

Au *Verger*, descente du personnage important, qui disparaît dans la nuit, direction : *avenue Druey*. Cependant le contrôleur critique la conduite du généreux voyageur grâce auquel la paix fut obtenue.

— Ce n'est pas moi qui la lui aurais changée sa pièce, vous avez été rudement bonasse.

Le généreux voyageur :

— Bonasse, moi ! vous m'avez pas regardé ; la pièce qu'il m'a donnée, le Léopold, est excellente.

— Et votre Helvetia aussi, je pense.

— Pas plus, c'était une dame assise !

MÉRINE.

Un habile homme. — Un étranger, voyageant dans notre pays, admirait fort nos journaux. Ce qui lui plaisait le plus dans nos périodiques, c'est qu'ils savent, disait-il, parler d'autre chose que de livres, de pièces de théâtre, de conférences, de concerts, de récitals, de banquets, de harangues, etc., etc.

Mais sur lequel, donc, de nos périodiques, le brave étranger est-il tombé pour n'y avoir pas vu tout ce qu'il énumère plus haut, ou en quel temps vivait-il ?

Ah ! l'habile et heureux homme.

La silhouette de LL. EE. — En 1798, un Genevois, voyant qu'on avait enlevé l'ours de la diligence de Lausanne, s'écria : « Dieu me damne, ces coquins-là n'ont-ils pas effacé la silhouette de Messieurs de Berne ! »

L'HOMME FORT

Voici une définition de l'homme fort, donnée dans la *Gazette Franco-Suisse*, par M. Albert Surier. Elle en vaut bien d'autres, certes, et pourrait n'être pas très loin de la vérité.

* * *

« A mon sens, « un homme fort est un homme en bonne santé ».

» La santé seule, en effet, permet à un individu normal le développement dans tous les sens de ses facultés, lui donne la possibilité de jouir pleinement de sa vie.

» Quiconque peut accomplir sa tâche quotidienne, user des joies physiques et morales permises par la nature sans réaction de souffrance, est un homme nanti d'une force minimum parfaitement suffisante et l'aptitude à la conservation de cette santé et de cet équilibre est l'indice le plus certain et le plus heureux de l'existence d'une force effective chez un sujet donné.

» Rester jeune malgré les années, rester joyeux, conserver des illusions malgré tout, c'est être fort, c'est marcher dans la vie sans l'apprehension des ténèbres de l'avenir. Voilà de la vraie force.

» Avoir fait de son corps une machine docile, adroite, souple et résistante, capable de bien servir une pensée saine, c'est être un homme fort dans la plus haute et la plus désirable acception du mot. Tout le reste n'est plus qu'une affaire d'amplitude dont nous ne possédons pas les déterminantes.

» ... Nous pouvons avoir des admirations d'espèce en présence de certains phénomènes plus ou moins anormaux. Mais l'anomalie n'est point notre idéal ; rien n'est heurté ni chaotique dans l'univers et seule la sublime harmonie des choses éveille dans nos consciences la notion de l'art et le sentiment de la beauté.

» Etre fort, c'est vivre sa vie en artiste. »

Albert SURIER.

Quand la nuit est là. — C'était l'autre soir, dans un village près du chef-lieu. Un aimable habitant offre un verre à un charretier.

— Nom de sort, dit celui-ci en acceptant, il faut que je me dépêche : quand la nuit est là, les jours n'ont plus rien !

LE CHAPITRE DES INJURES

JADIS, comme aujourd'hui et comme en tout temps, quel qu'il soit, il valait toujours mieux tenir sa langue au chaud. C'est là, assure-t-on, chose plus malaisée à la femme qu'à l'homme. Hum !... hum !...

Eh ! que disait le bon La Fontaine ?

Et je sais même, sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

En tout cas, la justice ne badine pas sur ce point. La médisance, l'injure, la diffamation content gros à qui en usent. Et c'est bien fait.

Voici, à ce propos, quelques détails intéressants, extraits d'un article de M. le professeur A. de Molin, publié dans le bulletin de l'*Association du Vieux-Moudon*. Il s'agit de la Charte de Moudon datant de 1285 et signée par Amédée V, comte de Savoie. Cette charte n'est apparemment que la confirmation d'un acte antérieur.

Dans le chapitre « des injures », nous voyons :

Art. 34. « Si aucun dit à un autre *pugne* (*pugnex*?) ou *avoutro* (*adulterum*) ou *mesel* (*lépreux*) et qu'il ne le soit pas, il doit au seigneur 10 sols et à celui à qui il l'a dit 5 sols. »

Art. 35. « Si aucun garçon ou garce dit autre chose laide à bon homme ou à bonne femme et que celui-ci ou celle-ci leur donne une *templée* (*alapam*), il doit rien au seigneur. »

Art. 36. « Si un dit à quelqu'un : tu es un voleur, tu es un traître, si il ne dit de quoi, alors il est tenu de se défendre, soit par lui-même, soit par un représentant, s'il en est requis. »

Art. 39. « Qui tient mesure grande et petite et achète à la grande et vend à la petite est à la mercé du seigneur. »

* * *

On voit aussi, dans cette Charte, de curieuses prescriptions concernant les fournisseurs. Le contrôle des denrées alimentaires n'est pas une invention moderne.

Ainsi, l'*article 44* dit : « Les masseliers (*bouchers*) ne doivent garder les chairs fraîches que du samedi jusqu'au lundi au soleil couchant et ainsi pour les autres jours. S'il les garde plus longtemps, il doit au seigneur 3 sols et perd les chairs et ce est dit de Pâques à la Saint-Michel » (saison chaude).

Art. 45. « Si le masselier falsifie les rognons, il doit au seigneur 3 sols et perd les chairs falsifiées. »